

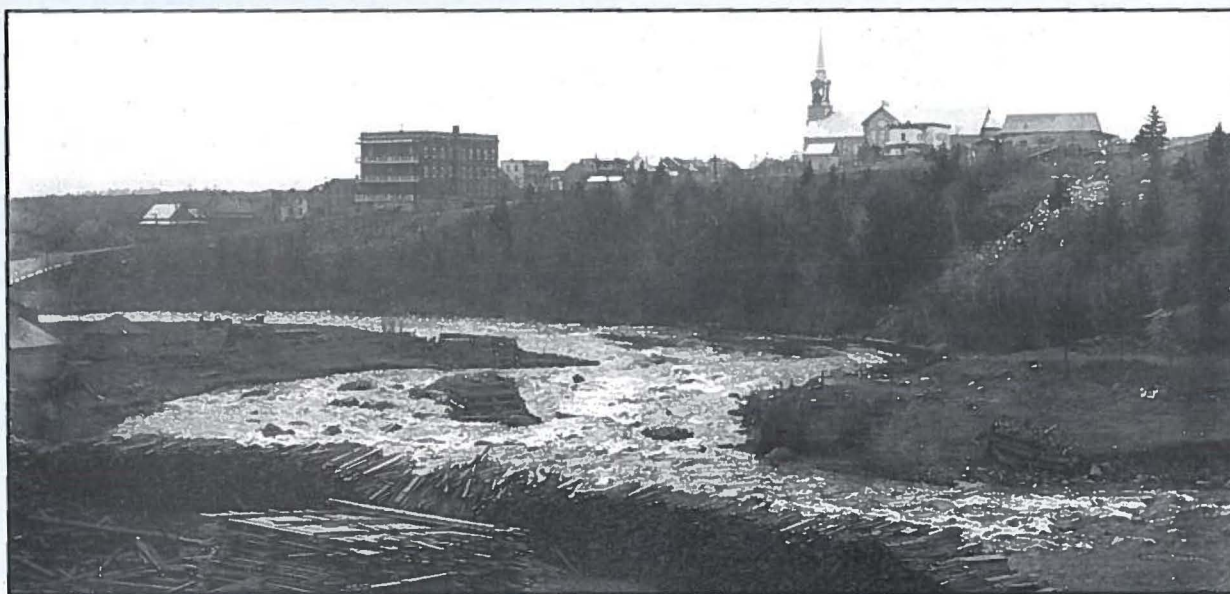
Le Bercaïl

Bulletin de la Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines

Thetford Mines, juin 2006

Volume 15, numéro 2

*Des collégiens...
accrochés à la généalogie et à l'histoire*



Vue de l'église et du collège de St-Désiré à Black Lake vers 1925
Source : Société des archives historiques de la région de L'Amiante - Collection Clément Fortier



671, boulevard Frontenac Ouest
Thetford Mines (Québec) G6G 1N1
Téléphone : 418 338-8591, poste 231
Télécopieur : 418 338-3498
Courriel : sghrtm@cegepth.qc.ca
Site Internet : <http://www.genealogie.org/club/sghrtm>

SOCIÉTÉ DE GÉNÉALOGIE ET D'HISTOIRE DE LA RÉGION DE THETFORD MINES

Organisme sans but lucratif, la Société favorise l'entraide des membres, la recherche en généalogie et la diffusion de l'histoire de notre région. Elle permet également d'acquérir des connaissances généalogiques par la publication de ses répertoires.

Siège social : Cégep de Thetford
671, Boul. Frontenac Ouest, Thetford Mines, Québec G6G 1N1
Tél. : (418) 338-8591 poste 231 Télécopieur : (418) 338-3498
Courriel : sghrtm@cegepth.qc.ca
Web : <http://www.genealogie.org/club/sghrtm>

CONSEIL D'ADMINISTRATION EXÉCUTIF 2006-2007

PRÉSIDENT : DANY TANGUAY
VICE-PRÉSIDENT : STÉPHANE HAMANN
SECRÉTAIRE : JEANNETTE GIGUÈRE
TRÉSORIER : FRANÇOIS PELLERIN

CONSEILLERS

CLÉO BAKER
MALVIN BAKER
NELSON FECTEAU
ROGER LAFRANCE
SUZANNE GRÉGOIRE

PUBLICATIONS

SACRÉ-CŒUR-DE-MARIE
SAINT-JEAN-DE-BRÉBEUF
SAINT-JACQUES-DE-LEEDS
SAINT-JOSEPH-DE-COLERAINE
ANGLOPHONES (CO. MÉGANTIC)
SAINT-ANTOINE-DE-PONTBRIAND
SAINT-NOËL-CHABANEL, THETFORD MINES
SAINT-DÉSIRÉ-DU-LAC-NOIR, BLACK LAKE
SAINT-MÉTHODE
ROBERTSONVILLE
SAINT-MARTHE, THETFORD MINES
SAINT-CLOTILDE (BEAUCE)
THETFORD MINES (ACTES CIVILS)
SAINT-ANTOINE-DANIEL
SAINT-ÉPHREM (BEAUCE)
SAINT-PIERRE-DE-BROUGHTON
AU-DELÀ DE L'AMIANTE
SAINT-ALPHONSE, THETFORD MINES (bapt.)
ASCENDANCES FAMILLES RÉGION AMIANTE
SAINT-HENRI-DE-LÉVIS (bapt.)
BEAULAC - GARTHY STS-MARTYRS-CAN.
SAINT-JULIEN-DE-WOLFESTOWN
HISTORIQUE DES RUES DE THETFORD MINES

COMITÉS DE LA SOCIÉTÉ

COMITÉ

REVUE
INFORMATIQUE
INTERNET

DIRECTEUR

DANY TANGUAY
PAULINE NADEAU
STÉPHANE HAMANN

HEURES D'OUVERTURE

LUNDI AU JEUDI : 8H15 - 20H00
VENDREDI : 8H15 - 17H00

DU 1^{ER} SEPTEMBRE AU 1^{ER} JUIN
SAMEDI : 13H00 - 16H00
DIMANCHE : 13H00 - 16H00

COTISATION ANNUELLE DES MEMBRES

MEMBRE INDIVIDUEL 20,00\$, ÉTUDIANT 10,00\$
LA COTISATION COMPREND L'ABONNEMENT À LA REVUE « LE BERCAIL »

ISSN 1192 - 599X

Les articles sont l'entière responsabilité des auteurs. Ils peuvent être reproduits avec mention de la source, sauf si l'auteur tient expressément à ses droits.

Table des matières

<i>Mot du président, par Dany Tanguay</i>		page 4
<i>Les grands incendies de Black Lake, par Patrick Houde</i>		page 5
<i>La drave à Disraeli, par Lydia Rousseau</i>		page 9
<i>Joseph-Ozanie Nadeau dit Lavigne et sa famille, par Vicky Beaudoin</i>		page 11
<i>Les Ouellette : de Paris à Pontbriand, par Mathieu Ouellette</i>		page 14
<i>Jacques Perrot dit Villedaigre et ses descendants, par Nathalie Perreault</i>		page 20
<i>Les familles Sylvain et Martel, par Anne-Marie Cloutier</i>		page 25

Cette revue a été réalisée à partir des recherches et des travaux des étudiants (es) du Cégep de Thetford, provenant de différents programmes. Ils étaient inscrits dans le cadre du cours Initiation à l'histoire régionale, offert à la session automne 2005.

Pascal Binet, enseignant en histoire dans le département des sciences sociales, a repris une initiative de son prédécesseur, Paul Vachon, et a transmis sa passion pour l'histoire régionale et la généalogie à ces étudiants.

C'est avec fierté qu'il vous offre le fruit de leurs labeurs.

Une histoire à suivre ...

Mot du président

L'été est enfin de retour, les vacances arrivent pour la plupart d'entre nous. Une période de repos sera bénéfique pour les bénévoles de la Société. Le Congrès 2006 de la FQSG est maintenant chose du passé. Une fin de semaine épuisante mais très enrichissante. J'en profite pour remercier les membres du comité organisateur et sa présidente Ghislaine Gervais ainsi que tous les bénévoles pour le temps et les énergies dépensées pour le succès de ce congrès.

Des membres de notre Société se sont rendus à Montréal le 19 avril dernier, pour une visite de la Grande bibliothèque et des Archives nationales. Le soleil et la chaleur étaient au rendez-vous et tout le monde est revenu enchanté de sa journée. La Société pense organiser une autre journée comme celle-ci, cette fois-ci dans la région de Québec à la fin d'été.

Nous avons décidé de mettre plus d'énergie dans la publication des répertoires. Dès l'automne nous aurons besoin de personnes pour faire la correction et la vérification des données. Plus il y aura de personnes disposées à nous aider plus vite nous pourrions publier nos répertoires.

La Société a confié à M. Pascal Binet la réalisation de ce Bercail. Les étudiants de Pascal se sont rendus l'automne dernier dans le cadre de leur cours d'histoire au local de la Société ainsi qu'à la SAHRA pour effectuer des recherches. Nous vous présentons aujourd'hui le fruit de ces recherches.

Bonne lecture!

Dany Tanguay, GRA

Les grands incendies de Black Lake

Patrick Houde, étudiant en sciences humaines

L'incendie du collège St-Désiré

7 Janvier 1970



Le Collège St-Désiré à Black Lake vers 1920
Source: Société des archives historiques de la région de
L'Amiante - Collection Clément Fortier

L'ancien collège St-Désiré, servait d'édifice aux Chevaliers de Colomb et aux Filles d'Isabelle, il logeait aussi une discothèque et des mouvements pour les jeunes, comparable à une maison des jeunes. La bâtisse était construite principalement de bois et c'est pourquoi il a brûlé en moins d'une demi-heure. Heureusement, il n'y a eu aucun blessé puisque l'édifice était quasiment vide au moment de l'incendie. C'est à 22h20 que quelques Chevaliers de Colomb ont constaté que la pièce s'emplissait de fumée et que le ventilateur ne fonctionnait plus. À 22h25, ils ont alors contacté le service d'incendie de Black Lake afin qu'ils puissent intervenir rapidement. Coïncidence, car en même temps, à l'hôtel de ville, les discussions portaient sur la mise sur pied d'une brigade de cadets policiers et pompiers. Tous étaient d'accord et le maire vantait même le fait que la ville avait été chanceuse au cours des dernières années; les feux diminuaient de plus en plus au sein de Black Lake.

À part la fumée qui s'échappait des fenêtres du sous-sol, rien ne laissait présager un incendie de cette importance. De peur que l'eau gèle en ouvrant la valve de la borne fontaine, un pompier versait de l'alcool sur celle-ci afin de garder l'eau sous sa forme liquide. Un journaliste trop curieux s'est dirigé à

l'arrière du bâtiment pour mieux voir l'état de l'incendie lorsque soudain, une lueur rouge et blanche lui est apparue et un bruit sourd s'est fait entendre. Il s'est retrouvé une vingtaine de pieds plus loin, à travers les briques, la poussière de mortier, les couvre-chaussures arrachés des pieds et dans une chaleur intense. Une explosion venait de se produire et une partie du mur, face à l'Église, venait de s'écrouler. Il n'a eu que quelques coupures aux mains, aux bras et une entorse à la cheville.

Quelque chose d'assez incroyable réside dans le fait qu'un mini cyclone s'est formé dans le ciel à cause de la poussière, de la chaleur et du mortier, il avait quelques pieds de diamètre et une centaine de pieds de hauteur. L'édifice est une perte totale. Il n'en ait resté qu'un château de glace.¹

Le feu au moulin de la mine King Beaver

8 décembre 1974

Contrairement aux autres incendies de ma recherche, celui-ci ne s'est pas produit à Black Lake, mais les pompiers y ont joué un grand rôle. C'est Raymond Morrison qui a alerté les pompiers de la protection publique vers 3h55. Selon lui, le feu aurait débuté vers 3h40 et Luc Loubier affirme aussi avoir vu de la fumée à cette même heure. Le dessinateur, Clément Marcoux, a affirmé qu'il était difficile de croire que le feu pouvait affecter la structure du moulin puisqu'elle était en acier et les murs extérieurs en amiante. Les pompiers de Black Lake, de Robertsonville et d'East Broughton ont été contactés afin de venir en aide aux pompiers de Thetford Mines. Le feu était incontrôlable.

Michel Bois croyait que ce n'était que de la fumée causée par l'huile qui s'était échappée du moteur. Afin de remplacer un moteur de 15 forces par un moteur de 25 forces, il a fallu couper une pièce de métal dans le plancher à l'aide d'un chalumeau. Une étincelle est alors tombée 10 pieds plus bas pour mettre le feu à une courroie de caoutchouc du moulin.

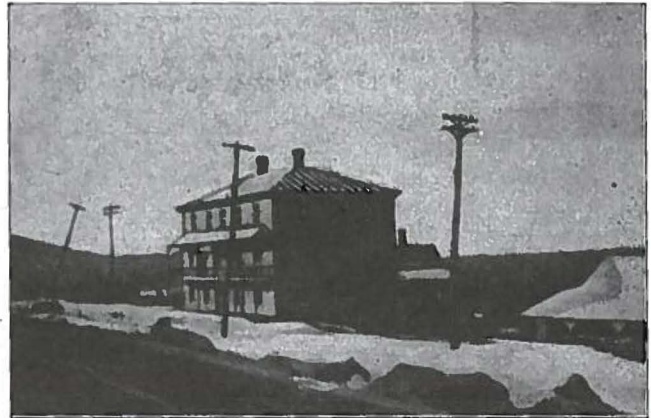
Les travailleurs ont tenté de maîtriser l'incendie avec les extincteurs chimiques du moulin. Ils avaient bien tenté d'arroser l'incendie avec un boyau, mais il n'avait pas d'eau !!! Les édifices ne sont pas chauffés, donc pour éviter le gel de l'eau, celle-ci est coupée du 15 octobre au 15 mai. Par conséquent, l'élément destructeur n'a pas pu être circonscrit par les ouvriers sur place.²



*Incendie du moulin de la King Beaver
Source: Société des archives historiques de la
région de L'Amiante - Fonds Les Célébrations
du centenaire de Thetford Mines 1992*

L'incendie de l'American House

16 au 17 mars 1976



*Hôtel Black Lake
devenu The American House vers 1905
Source: Société des archives historiques de la région de
L'Amiante - Fonds Thérèse Fillion*

L'Hôtel American House, une des plus belles constructions de Black Lake a été détruite par les flammes dans la nuit du 16 au 17 mars 1976. Après la fermeture de l'Hôtel, la propriétaire, Claudette Tremblay, se préparait à se mettre au lit lorsqu'un bruit ébranla l'édifice. Croyant que ce n'était qu'un dynamitage de la mine, étant donné que la bâtisse était située entre deux exploitations minières, elle ne s'en inquiéta pas. Cependant, une forte odeur de fumée est venue jusqu'à son nez. Elle réalisa alors que le feu était pris dans la bâtisse. C'est avec l'aide de l'un de ses amis résidant dans l'Hôtel, qu'elle réveilla tous ses enfants pour échapper au brasier. À 4h00, l'alarme est donnée au poste de pompier de la municipalité de Black Lake. Vingt pompiers ont combattu les flammes toute la journée afin d'éviter la conflagration d'autres édifices. L'explosion d'une cuisinière au propane ou de la fournaise serait la cause de l'incendie.

Pure coïncidence, jour pour jour, le feu avait déjà ravagé cet édifice, 4 ans auparavant. L'intérieur de l'hôtel avait alors été refait à neuf.³

La plus grande conflagration qu'a connue Black Lake

24 au 25 septembre 1977



Cet incendie, en moins de quatre heures, provoque l'écroulement des sept plus vieilles maisons de la ville
Source: Société des archives historiques de la région de L'Amiante - Collection Clément Fortier

C'est dans la nuit de samedi à dimanche, les 24 et 25 septembre, que s'est produit l'incendie le plus désastreux qu'il ait jamais connu Black Lake. En effet, le feu aurait débuté à 1h30, mais ce n'est qu'à 2h00, que l'alerte a été donnée au poste d'incendie de Black Lake. À 2h15, les sapeurs pompiers demandent l'aide de la caserne de Thetford Mines. Ils ont également besoin du camion-échelle. À 2h35, le camion-échelle quitte la caserne de Thetford Mines avec à son bord, 5 pompiers, dont le capitaine Denis Dumas et le chef Gagné. À leur arrivée, la façade de la maison, qui avait servi lors du film « Mon Oncle Antoine » était déjà affectée par les flammes. Cependant, celle-ci aurait pu être sauvée si le débit d'eau avait été plus élevé. Le feu a ravagé sept des plus vieilles maisons situées à Black Lake. Les pompes ne fonctionnaient qu'à environ 25 ou 30 % de leur capacité maximale parce que les bornes d'eau ne suffisaient pas à la demande en eau et en pression. Ils ont dû alors faire appel aux camions

citernes des compagnies minières environnantes. Les mines Normandie, British Canadian (BC) et Lake Asbestos en possédaient chacune un. Ces camions contenaient 50 000 gallons d'eau. Ils ont pu ainsi suppléer au manque de pression du système d'aqueduc de Black Lake.

Malgré les événements désolants, heureusement que le vent ne s'est pas mêlé de la partie car s'il s'était levé, près de la moitié de la ville (c'est-à-dire de la rue Notre-Dame jusqu'à la rivière) aurait brûlé. Il n'y pas eu de blessé parmi les pompiers mais deux jeunes enfants (Nathalie Mercier, 7 ans, et Danny Mercier, 4 ans) ont péri dans cet incendie. De plus, deux voitures stationnées tout près du cœur de l'incendie ont complètement été brûlées. Six à sept bâtiments ont été détruits.⁴ Le magasin de meuble Augustin Binette et le Manoir ont été épargnés de l'élément destructeur. Les pertes sont estimées entre 250 000\$ et 400 000\$.⁵ Pour venir en aide aux familles éprouvées par l'incendie, des citoyens de Black Lake ont mis sur pied un comité composé de Clément Boudreau, Philosère Charland, Gaston Dussault, Paul-Émile Champagne, Georges-Henri Cloutier, Réjean Pomerleau, Réjean Martin et le curé Raymond Roberge.⁶



Caricature concernant le manque de pression d'eau

Source: Le Progrès, 27 septembre 1977

L'Hôtel Manoir de Black Lake

13 juillet 1982



Hôtel Manoir de Black Lake vers 1970

Source: Société des archives historiques de la région de
L'Amiante - Collection Clément Fortier

Notes: Le propriétaire, Orel Paré, profite de la crise
économique pour réaménager son domicile pour en faire
l'hôtel Manoir où pourront travailler ses fils Médéric,
Euclide et Donat.

L'hôtel Manoir de Black Lake a été complètement rase par les flammes au lever du soleil, le 13 juillet 1982. Les pompiers ont été alertés à 5h45, et, dès leur arrivée sur les lieux, les flammes sortaient par les fenêtres de la cuisine. Un chambreur et le propriétaire, Réjean Théberge, étaient sur les lieux. Ils n'ont pas été blessés. Les vingt pompiers de Black Lake, aidés par une quinzaine d'autres de la municipalité de Coleraine ont réussi à contrôler l'incendie vers 11h00. Jacques Grenier dirigeait les opérations. Il a tenté à plusieurs reprises d'éteindre le foyer de l'incendie afin de contenir l'élément destructeur jusqu'à ce que Vital Guertin, en vacances à ce moment, vienne prendre la relève. À son arrivée, Guertin a plutôt essayé de sauver la maison d'Albert O'Brien, construite à quelques pieds du manoir incendié. Il semble que cette opération ait fonctionné puisque la résidence d'O'Brien n'a été que très peu endommagée par les flammes.

Le lendemain, le feu a repris sous les décombres, mais quatre pompiers se sont rapidement rendus sur

les lieux pour l'éteindre définitivement. Par sécurité, le site en ruine a dû être sous surveillance pendant quelques heures. Trois ans auparavant, la mairesse avait diminué le nombre de pompiers volontaires à 19, sous prétexte que cela coûtait trop cher à la municipalité. Cette question a été débattue après l'incendie du Manoir, puisqu'on avait dû faire appel au service d'incendie de Coleraine. Par après, les effectifs ont remonté à 24 pompiers actifs au sein de la caserne de Black Lake. Le montant des dommages pour la bâtisse et tous les équipements du Manoir s'élève à environ 160 000\$.⁷

Resto-pub La Virée

19 novembre 2004

Dans la nuit du vendredi 19 au samedi 20 novembre, un incendie s'est déclaré dans la cuisine du restaurant vers 4h30. L'origine du feu serait l'une des deux friteuses qui aurait eu une défaillance au niveau du thermostat. Le thermostat a fait partir la friteuse soudainement à 400 degrés F au lieu d'être fermée à 0 degré F. La friteuse a alors débordée et l'huile a brûlé le meuble placé entre les friteuses. La deuxième friteuse et l'huile à frire s'est alors rapidement enflammée. Le feu était si intense que les grilles de la hotte se sont soudées au cadre de celle-ci. De plus, le moteur a fondu et le mur arrière du restaurant a dû être défoncé pour pouvoir éteindre le feu. Petite anecdote sur ce feu : c'est l'auteur de ces lignes qui avait fermé le restaurant ce à 2h00 de la nuit. Lorsque le téléphone a sonné à 6h30, pour me prévenir que la cuisine avait brûlé et que je devais aller nettoyer, j'avais légèrement peur d'en être la cause, ce qui n'était pas le cas heureusement...

Références

¹ Le Progrès, 13 janvier 1970 pp. 6 et 8.

² Le Progrès, 8 décembre 1974, pages 3-4, 6 et 8.

³ Le Progrès, 23 mars 1976, p. 28

⁴ Le Progrès, 27 septembre 1977, pp. 7-8, 10, 12 et 14 et selon les données du centre d'incendie de Thetford Mines.

⁵ FORTIER, Clément. Black Lake Lac d'Amiante, tome 2. 1986, p. 318 et selon les estimations de la municipalité.

⁶ Le Progrès, 27 septembre 1977, pp. 7-8, 10, 12 et 14.

⁷ Courrier Frontenac, 20 juillet 1982, page 5.

Qu'est-ce que la drave ?

Dans un temps où le bois était en abondance et que les cours d'eau coulaient à flot, la drave a été mise en place. La drave est l'action de diriger le transport du bois sur l'eau. Cependant, l'image traditionnelle du draveur, debout en plein milieu de la rivière sur un billot de bois, ne devrait pas être la seule qui nous vient à l'esprit. Le mot drave provient de l'anglais « drive ». La drave a grandement contribué au développement de la municipalité de Disraeli. En effet, la quantité de terre à défricher, le nombre de cours d'eau et les moulins étaient tous des alliés de la drave.

Les camps de bûcherons



Camp construit en bois rond
où dorment quelques bûcherons
Source : Société des archives historiques de la région de
L'Amiante - Les Célébrations du 125^{ème} d'East
Broughton 1996 (Donateur: Lucille Rancourt)

Avant que le bois ne soit mené sur les rivières, il devait être coupé. Dès la première neige, les bûcherons se rendaient dans les chantiers. La coupe des arbres durait tout l'hiver. Pour s'abriter, les bûcherons construisaient des camps pour y vivre durant la saison hivernale. Souvent, ces cabanes n'étaient pas des plus confortables. Des branches de sapin étaient utilisées comme matelas. Comme on ne pouvait prendre sa douche tous les jours, l'abri ne sentait pas toujours bon. Du mois de novembre jusqu'à Pâques (mars-avril), les bûcherons ne faisaient que manger, dormir et couper du bois. À la fin du printemps, lorsque le bois était rendu à la rivière, on brûlait les cabanes pour en reconstruire d'autres ailleurs l'année suivante.

Il y avait des camps de bûcherons situés un peu partout dans la région dont : à Saints-Martyrs, à Stornoway, à

Lambton et au lac Breeches; ce dernier camp appartenait à la famille Gosselin.

Chemin de glace et moyen de transport

Après avoir coupé le bois, on devait le mener sur les rivières. On se servait alors de chemin de glace. Deux moyens étaient utilisés principalement, les log-haulers et les chariots tirés par des chevaux. Les log-haulers étaient d'énormes tracteurs à skis qui fonctionnaient à vapeur. Ils pouvaient traîner jusqu'à vingt-cinq traîneaux chargés de billots. Plusieurs chemins de glace pouvaient être empruntés, comme le Lafrance (Garthby-lac Coulombe-lac Nicolet-Notre-Dame-de-Ham), la ligne Disraeli-Stratford, la ligne des Îles-lac des Ours et celle du Breeches. Durant l'été, les log-haulers étaient entreposés dans un hangar situé à l'actuel emplacement du parc 4H à Disraeli. Plus tard, les chariots et les log-haulers ont été remplacés par de gros camions qui déposaient les billots directement dans les rivières à l'aide de dalles. Une de ces dalles était située à côté du Pont Bleu au parc St-François de Disraeli.

Camp de draveurs

Dans la région de Disraeli, il y avait deux camps de draveurs. L'un était situé sur l'Îles des draveurs (on en faisait le tour quand le bateau touristique l'Odyssée était à Disraeli). L'autre était situé près du nouveau cimetière. Les draveurs couchaient et mangeaient au camp. Lorsque les draveurs avaient envie de prendre une bière, ils devaient se rendre à l'hôtel Gosselin car ils n'avaient pas le droit d'aller à Disraeli parce qu'ils étaient trop malcommodes.

Rivière à drave

Parmi les cours d'eau utilisés pour la drave, il y avait principalement la White river, la rivière Coulombe, la rivière St-François, le Duck brook, l'Indian river, la Muskrat river et la Felton river. Il y avait aussi le ruisseau Bernier et le ruisseau Maskinongé. Pour terminer, on utilisait également le lac Aylmer et le lac St-François.

Bateaux à drave

La première image qui nous vient en tête lorsqu'on entend le mot drave, c'est celle d'un homme debout sur un billot en train de pousser du bois avec une gaffe. Mais en fait c'est beaucoup plus que cela. On utilisait la gaffe seulement lorsque le bois était coincé. On se servait surtout des steamboats qui furent remplacés par les tugboats vers 1930-1945.

Les steamboats et les tugboats



*Le bateau de drave "Wilson" en 1913
Source : Société des archives historiques de la région de
L'Amiante - Fonds Centenaire de la paroisse St-
Charles de Garthby*

De 1912 à 1930, les bateaux utilisés étaient les steamboats. Deux ou trois personnes travaillaient sur chacun de ces bateaux qui transportaient le bois à bord. Il y avait d'autres hommes sur des chaloupes. Cinq de ces bateaux circulèrent sur le lac Aylmer.

Les tugboats sont apparus vers 1945. Ces nouveaux bateaux fonctionnaient à l'huile. Les tugboats tiraient le bois avec des bômes. Ce qu'ils appelaient une bombe, c'est en fait une grande corde qui part du bateau, qui fait le tour des billots et qui revient au bateau. Pour aider le moteur à tirer toute cette charge, ils se servaient d'une ancre qu'ils lançaient et qu'ils tiraient ensuite afin de faire avancer le bateau.

Thomas et Antoine Lapointe

Thomas Lapointe, propriétaire de la compagnie Brompton (aujourd'hui Gruger), était très fort physiquement. Il était très exigeant envers ses employés. Pour lui, la sauvegarde de la gaffe était plus importante que la vie du draveur.

Je ne peux faire ce travail sans vous parler d'Antoine Lapointe surnommé Ti-toine Lapointe. En 1907, il maria Albina Allaire. Lapointe a été draveur toute sa vie. Il était le plus courageux et le plus habile. On peut le comparer à Menault, maître draveur (livre de Félix-Antoine Savard). Le 6 juin 1918, malgré l'interdiction de son employeur et qu'il ne sache pas nager, Ti-toine a sauté, en chaloupe, le barrage Allard d'une hauteur de 60 pieds.

Quelques anecdotes

Lorsqu'il y avait des « jams », on devait dynamiter les billots. Il était dangereux d'être assommé par l'explosion précoce de la dynamite. Heureusement, cela n'arrivait pas souvent mais l'exception était fatale. Cela fut le sort de Joseph Lapointe. Ce dernier venait de la municipalité de Lambton, il était âgé de 22 ans à l'époque. Il travaillait à la rivière des Bleuets lorsque les quinze bâtons de dynamite qu'il venait de faire dégeler lui explosèrent dans les mains. Son corps a été retrouvé en morceaux éparpillés ici et là. Deux personnes séparées du lieu de l'accident par un rocher s'en sont sorties intactes. La compagnie n'a pas été tenue responsable. L'enquête révéla que Lapointe a été victime de son imprudence.

À marcher sur des billots et parfois tomber à l'eau, les hommes étaient trempés jusqu'à la fin de la journée. Ce qui n'était pas très agréable compte tenu de la température fraîche du printemps. Parfois, les jeunes garçons des alentours de Disraeli se rendaient au camp de draveurs situé anciennement près du cimetière pour recevoir des galettes à la mélasse qui étaient rapidement dévorées ! Les cuisiniers avaient la réputation d'être très gentils. L'actuel Domaine des Pères appartenait auparavant à Thomas Lapointe. Lorsque la drave était moins abondante, les draveurs allaient travailler sur ces terres. Quand la drave allait bien, les bateaux fonctionnaient 24 heures par jour.

Fin de la drave

En 1963, le dernier tugboat a été sorti de l'eau. Deux raisons principales ont mis fin au travail des bûcherons et des draveurs : le déboisement des terres environnantes ont et la loi votée par le gouvernement provincial pour l'assainissement de l'eau. Les billots de bois (pitounes) qui ne se rendaient pas à destination restaient dans les lacs et les rivières, se dégradaient lentement, polluaient ainsi les eaux. Les compagnies forestières ont dû s'alimenter ailleurs. Les camions ont remplacé les anciennes méthodes de transport du bois. Aujourd'hui, la drave est interdite au Québec.

Référence

Entrevue : M. Jean-Claude Fortier de la Société historique de Disraeli, octobre 2005.

Les Nadeau

Mariage Date & Lieux		Époux(se)		Épouse(x)	Père & Mère
Genouillac, Angoumois, France		Macia	- 1 -	Jeanne	Despins,
06/11/1665 Ct Duquet		Joseph Osanny	- 2 -	Marguerite	Abraham, Godfroy Fleuri, Denise
06/09/1689 Beaumont		Jean Baptiste	- 3 -	Anne	Lacasse, Antoine Piloy, Françoise
06/05/1726 Beaumont		Antoine	- 4 -	Marguerite	Turgeon, Zacharie Roy, Elisabeth
20/01/1748 St-Nicolas		Frs. Etienne	- 5 -	M. Geneviève	Martineau, Joseph Boucher, M. Anne
12/10/1778 St-Nicolas, Lévis		Etienne	- 6 -	Marguerite	Champagne, Pierre Jos. Legendre, Marie Anne
02/10/1804 St-Joseph, Beauce		Etienne	- 7 -	Marguerite	Dodier, Etienne Mathieu, M. Josephpte
11/10/1842 St-Joseph, Beauce		Louis	- 8 -	Catherine	Doyon, Alexis Lessard, Marie
20/02/1871 St-Pierre-de-Broughton		Louis	- 9 -	Sophie	Perreault, Pierre Landry, Théotiste
19/09/1929 East-Broughton		Théodore	- 10 -	Virginie	Paré,
01/06/1957 East-Broughton		Paul Emile	- 11 -	Marie Rose	Lachance, Gédéon Giguère, Béatrice
			- 12 -		

Vicky Beaudoin, étudiante en sciences de la nature



L'ancêtre Nadeau,
Source : Gérard
Lebel, *Nos Ancêtres*,
vol. 18 page 26.

Pour la plupart des personnes qui ont fait des recherches sur leur famille et qui ont Nadeau comme patronyme ont trouvé, pour plusieurs d'entre eux, Joseph-Ozanie Nadeau dit Lavigne, ancêtre d'une nombreuse lignée au Québec. Ce nom de famille vient de France. Joseph-Ozanie Nadeau est le fils de Macia et de Jeanne Despins ou Despiers. Il est né en 1637 dans la localité de Genouillac, en Angoumois. Genouillac est situé près de Mazières, une commune, et cette localité demeure une partie de pays perdue dans les terres et elle n'a aucune histoire particulière.

Les parents de Joseph-Ozanie se sont mariés à Genouillac, à Angoulême. Leur enfant, Joseph-Ozanie, a grandi à cet endroit. Peu scolarisé, Joseph-Ozanie ne savait pas signer. Portant le patronyme de Nadeau dit Lavigne, on suppose qu'il aurait peut-être été un militaire, car à cette époque, tous les soldats devaient porter un autre nom pour mieux les identifier. Il est venu en Nouvelle-France à titre d'engagé pour une durée de 36 mois. Il serait arrivé à Québec durant un été des années 1660. Il a travaillé pour un colon de la Côte de Beaupré (aujourd'hui, Sainte-Anne-de-Beaupré). Il est mentionné sur la liste des confirmands du 11 avril 1662.

Un peu plus tard, il décida de s'établir définitivement en Amérique. Le 3 février 1663, il a reçu officiellement une terre de 3 arpents de front, située sur le territoire de la paroisse Sainte-Famille sur l'Île d'Orléans, de Charles de Lauzon. Le destin en avait décidé ainsi, il resterait à l'île d'Orléans jusqu'à sa mort. C'est à cet endroit qu'il prépara un foyer pour accueillir sa future femme et ses enfants. Son contrat de mariage chez le notaire Duquet date du vendredi 6 novembre 1665. Plusieurs personnes ont assisté à cet événement dont Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France. D'autres personnages importants étaient présents à son mariage, c'est pourquoi les recueils disent qu'il y avait là le meilleur gratin de la région de Québec.

La future épouse de Joseph était une fille du roi née en 1645, à Saint-Eustache de Paris. Elle était la fille de Guillaume (Godgaud) Abraham et de Denise Fleury. Le nom de cette jeune fille était Marguerite Abraham et elle était âgée de 20 ans lors de son mariage (son nom de famille laisse croire qu'elle était d'origine juive). Joseph et sa femme sont mentionnés dans le recensement de 1666. L'année suivante, Joseph a 30 ans, Marguerite en a 23 ans et ils ont une fille nommée Marie, âgée de 4 mois. La vie des Nadeau se déroule paisiblement dans une très grande simplicité.

Le 22 juillet 1671, il se rend chez le notaire pour faire authentifier un don fait aux pauvres de l'Hôtel-Dieu de Québec. Vers la fin de l'été 1675, Joseph décide de vendre sa terre du côté nord de l'île, car le 2 juin 1667, Mgr de Laval avait offert à l'ancêtre la possibilité de s'établir plutôt du côté sud de l'île, à Saint-Laurent. Durant l'année 1675, les Nadeau emménagèrent à Saint-Laurent avec leur famille, leurs animaux et leurs biens meubles. Joseph et Marguerite ont eu cinq enfants : Marie, Jean, Adrien, Denis et Catherine.

La marraine, Marie Aubert, épouse de Jean Prémont, légua son prénom le 1^{er} mai 1667, à l'aînée de la famille Nadeau. Marie qui aurait pu être surnommée Aurore est décédée aux premiers rayons du soleil, sans laisser de traces.

Il est arrivé le même sort à son frère Adrien. Il n'a vécu que l'espace d'un matin. Il a été baptisé le 13 mars 1672 et il fut inhumé le jour suivant à Sainte-Famille.

Tandis que Jean, le premier garçon de la famille, a réussi à grandir au milieu des siens. Vers 1689, à Beaumont, Jean épousait Anne Lacasse, fille d'Antoine et de Françoise Pilois. Ils ont eu 13 enfants. Jean a été inhumé à Beaumont le 1^{er} mars 1735, à l'âge de 66 ans.

Le 18 juin 1673, le deuxième garçon de la famille a été nommé Denis en l'honneur de son parrain. Il fut le seul enfant des Nadeau à être baptisé à Québec et nous ne savons pas pourquoi. Il ne fut pas le seul à aller chercher son amour chez la famille Lacasse. Le 9 novembre 1695, il épousait Charlotte. Treize enfants sont nés de cette union, mais trois sont décédés à leur naissance. Après la mort de Charlotte, il épousa en deuxièmes noces Élisabeth Roy, le 25 mai 1724. Elle était la fille de Louis et Marie Ledran. Ils ont eu 9 descendants.

Denis fut nommé lieutenant de milice de la seigneurie de Saint-Claude. Il est décédé le 4 mars 1759, peu de temps avant la chute de Québec et du Régime français.

La seule fille à survivre et à laisser une descendance se nomme Catherine. Elle hérita du prénom de sa marraine. Elle est née le 5 juin 1676 et elle a été baptisée le 14 juin 1676. C'est à l'âge de 18 ans, donc le 29 avril 1694, qu'elle épousa Louis (ou Jean, dépendamment des informations) Roy, fils de Nicolas Leroy et de Jeanne Lelièvre. Catherine est décédée le 22 juillet 1746 et elle laissa derrière elle 12 enfants. Un de leurs enfants s'appelait Marie-Madeleine Roy. Née en 1704, elle a été baptisée le 8 juillet. Elle a été inhumée le 2 avril 1753.

De plus, c'est un mercredi 10 février 1677 que Joseph-Ozanie Nadeau s'enfuit du monde des vivants sans nous dire comment et pourquoi. Il est décédé à Saint-Laurent. Il a été inhumé le 12 février

1677 à Sainte-Famille sur l'île d'Orléans. L'inventaire de ses biens est estimé à 47 livres. Ce n'est pas beaucoup pour la famille, mais au moins, elle possède tout de même quelque chose pour vivre. La propriété des Nadeau, y compris les 14 arpents de terre en culture et son haut bois, est évaluée à 900 livres.

Après le départ de Joseph-Ozanie, Marguerite Abraham et ses enfants demeurèrent assez démunis. C'est le 26 janvier 1678, à la résidence de la veuve, que le notaire est venu pour fixer les termes d'un contrat de mariage. Marguerite a épousé le breton Guillaume Chartier, en Nouvelle-France depuis 1674, fils d'Olivier et de Marie Cornet, âgé de 29 ans et originaire de Sainte-Marie de la Haie-Fouassière. Il avait promis à Marguerite d'élever ses enfants comme s'ils étaient les siens. Il était un très bon homme et il paraissait comme un messie aux yeux de la famille Nadeau. Cette union fut bénie le lundi 31 janvier suivant. Le recensement de 1681 affirme que le nouveau couple s'est installé sur la ferme Nadeau. Au début de décembre 1695, Guillaume Chartier passa 4 jours à l'Hôtel-Dieu de Québec. Nous apprenons par un acte notarié signé chez Me Louis Chambalon, le 2 avril 1696, que Chartier demeure chez les Jésuites de Québec. Il avait prêté de l'argent à François Sauvin, dit Larose. Le 4 avril 1697, Guillaume se donna à la Compagnie de Jésus. C'est ainsi que se termine la première génération Abraham-Nadeau-Chartier.

Références

LEBEL, Gérard. *Nos Ancêtres*, volume 18, Sainte-Anne-de-Beaupré, 1990.
Michel Pérusse, *Recueil de Généalogies, Beauce-Dorchester-Frontenac V.8, 1625-1946.*

Site web

www.cjustras.org/CJNADEAU-J.html

Les Ouellette

Mariage					
Date & Lieux	Époux(se)		Épouse(x)	Père & Mère	
St-Jacques du Hautpas Paris, France	François	- 1 -	Elisabeth	Barré,	
06/02/1679 Notre-Dame, Québec	René	- 2 -	Thérèse	Mignault, Jean Cloutier, Louise	
16/08/1707 Rivière-Ouelle	Sébastien	- 3 -	Madeleine	Lizotte, Guillaume Pelletier, Anne	
03/01/1744 St-Roch-des-Aulnais	Joseph	- 4 -	M. Reine	St- Pierre, Pierre Gagnon, Marie	
28/02/1791 St-Roch-des-Aulnais	Jean Marie	- 5 -	M. Théotiste	Talbot, Pierre Pelletier, Marthe	
14/01/1817 Ste-Marie, Beauce	Joseph	- 6 -	Maguerite	Marcoux, Michel Gagnon, Marguerite	
05/10/1841 Ste-Marie, Beauce	Joseph	- 7 -	Adélaïde	Lessard, François Pageau, Adélaïde	
17/07/1877 St-Pierre-de-Broughton	Georges	- 8 -	Céline	Payeur, William Plante, Adélaïde	
16/09/1913 St-Pierre-de-Broughton	Joseph	- 9 -	Adéline	Aubert, Dagobert Boissonneault, Mathilda	
01/09/1951 St-Antoine-de-Pondbriand	Albert	- 10 -	Annette	Bolduc, Ludgère Nadeau, Maria	
01/07/1978 St-Antoine-de-Pondbriand	Richard	- 11 -	Arline	Huard, Lucien Grenier, Aldéa	
		- 12 -			

Les Ouellet-te d'Amérique



Depuis les débuts de l'histoire de notre belle province, des centaines et des milliers de colons sont venus peupler ce merveilleux territoire et ont établi leur racine au sein de nos merveilleuses régions en fondant leurs familles et en prospérant dans divers coins de la Nouvelle-France. La plupart de ces voyageurs venant de l'Europe arrivaient par bateau au port de Québec et partaient s'établir dans les seigneuries qui longeaient le fleuve St-Laurent. Pour ce qui est de la lignée des Ouellette, sa belle histoire commence avec l'arrivée de notre honorable ancêtre René Houâlllet (l'orthographe du patronyme Ouellet-te a pris cette forme avec le temps) à Québec, à la fin des années 1650. Selon les historiens, il aurait traversé sur le Saint-André. Mais laissons maintenant ce texte vous le raconter.

Premier ancêtre au Québec

René Houâlllet (Ouellet-te)

René Houâlllet est né à Paris vers 1635. C'est dans l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas, voisine des Jardins de Luxembourg, qu'il a été baptisé. Le 1er juin 1639, ses parents, François Houâlllet et Élisabeth (Isabelle) Barré, habitent rue des Ursins, paroisse Saint-Landry, Paris. François Houâlllet est alors commis aux cinq grosses fermes de France, c'est-à-dire contrôleur général des



Représentation de
René Houâlllet

René Houâlllet

(Signature authentique de l'ancêtre)

Tirée du site web
www3.sympatico.ca/jeannine.ouellet/

finances du Royaume de France. Les cinq grosses fermes de France étaient les territorialités des divisions administratives financières provinciales soit: Bourgogne à Dijon, Provence à Aix, Aquitaine à Bordeaux ou Casgogne à Toulouse et Île-de-France, ferme de Versailles, à Paris. Par la suite, il deviendra receveur général de la province du Poitou. François et son épouse habitent alors au bourg de Beaupere, évêché de Luçon. Les premières traces de René Ouellette apparaissent à Trois-Rivières le 27 mai 1659 où il s'engage sous le nom de René Vallet, 24 ans, arquebusier. Il accepte un engagement de 3 ans pour Médard Chouart. Ensuite, il signe un contrat pour un an aux forges des Jésuites, toujours à Trois-Rivières, où il y gagnera 150 livres. Il épouse dans l'église Notre-Dame de Québec, le 8 mars 1666, Anne Rivet, de Saint-Gervais de Séz, Basse-Normandie. Veuve de Grégoire Hissé, receveur de la huitième de Bretagne, cette «fille du roi» était arrivée au pays en 1665. Ces dernières informations nous laissent croire en l'hypothèse que le couple ancestral trempe dans la noblesse par leur racine d'envergure française. De plus, la présence de l'intendant Talon et de la veuve de l'ancien gouverneur Louis Daillebout ajoute une certaine importance à leur mariage. Finalement, trois fils naissent et sont baptisés à Sainte-Famille, Ile d'Orléans: Abraham-Joseph, en 1667, Mathurin-René, en 1669, et Grégoire, en 1672.

Le 6 février 1673, René Houâlllet obtient la concession de la seconde terre à l'est dans la paroisse Sainte-Famille, terre qu'il cultive déjà depuis longtemps et qu'il vend seize jours plus tard à René Couttard. Puis, il loue la terre de Thimothée Roussel et Pierre Soumande, sur la Côte de Beaupré. En 1689, une pierre a été placée sur cette terre qu'a défrichée René Houâlllet à Sainte-Famille.

En 1675, Anne Rivet tomba gravement malade et mourut le 5 avril 1675 après 10 ans de mariage avec René. Elle fut inhumée deux jours plus tard au cimetière de Château-Richer.

En 1678, trois ans après le décès d'Anne Rivet, il confie ses fils à des familles amies et va cultiver la terre que le seigneur de Rivière-Ouelle lui a concédée, une terre de huit arpents de front sur quarante-deux de profondeur.

En 1679, il épouse la jeune veuve de Nicolas Lebel, laboureur. Thérèse Mignot est fille de Jean Mignaux dit Châtillon et de Louise Cloutier. Jean Mignaux dit Châtillon est né à Châtillon-les-Bagneux, près de Paris; il est arrivé en Nouvelle-France en 1643. Il exerça les métiers de soldat, colon et tailleur d'habits. Louise Cloutier est née à Saint-Jean de Mortagne, au Perche. Âgée d'environ quatre ans, elle est arrivée au pays en 1634 avec ses parents, Zacharie Cloutier et Xaintes Dupont, et ses frères et sœurs.

Thérèse Mignot est mère de quatre enfants, Jean, Angélique, Nicolas et Joseph Lebel, et héritière d'une terre de quatre arpents de front à Sainte-Anne de la Grande-Anse (La Pocatière). Huit enfants naissent de cette union: Marie-Thérèse, en 1679, Joseph, en 1680, Marie-Françoise, en 1682, Sébastien, en 1685, Marie-Anne, en 1687, Angélique-Marguerite, en 1690, François, en 1693, et Marie, en 1696.

En 1690, René et ses quatre fils aînés se joignent aux habitants des environs et empêchent Phips et ses Bostonnais de débarquer à Rivière-Ouelle. Ce fait historique les élève au rang des héros avec trente-quatre autres habitants des environs. Le 10 août 1997, une plaque commémorative a été apposée sur une pierre à l'entrée du cimetière de Rivière-Ouelle, dans le cadre des fêtes du 325^e anniversaire.

Criblé de dettes, l'ancêtre Houalllet doit vendre une partie de sa terre de Rivière-Ouelle. En 1721, alors qu'il vit à Saint-Roch-des-Aulnaies, chez son fils aîné Abraham-Joseph, il rédige son testament par lequel il cède à la paroisse de Sainte-Anne, un arpent de terre où aurait pu s'élever la future église. Sur ce terrain, en 1966, ses descendants Ouellette érigent un monument à sa mémoire et à celle de ses épouses et de ses enfants.

Mon arrière grand-père

Joseph Ouellette

Joseph Ouellette est né le 14 juin 1878 dans la paroisse de Broughton, fils de Georges Ouellette et Céline Payeur aussi de Broughton. Il a convolé en jutes noces avec Émilienne Perreault le 8 juillet 1902. De cette union sont nés quatre enfants: Hervé (Laura Gagnon), Blanche (Joséphat Boulanger), Irène (Jean Guay), Marie-Georgianne (Honoré Duval). Onze ans plus tard, Joseph devenu veuf de sa première épouse se remarie le 16 septembre 1913s avec Adélina Aubert. Adélina, née le 7 janvier 1891, est la fille de Dagobert Aubert et de Mériilda Boissonneault. Joseph procréera cinq autres enfants avec sa nouvelle femme: Roland (Florence Vachon), Simone (décédée), Hector (Gilberte Huppé), Fernande (Henri Landry) et Albert (Annette Bolduc). Joseph était aussi mieux connu sous le diminutif de Jos Ouellette.



Famille de Joseph Ouellette et Émilienne Perreault
(1^{ères} noces) et Adélina Aubert (2^e noces)
Source: Collection privée, Annette Ouellette

Selon les dires de l'époque, Jos était un homme d'une très solide stature et "capable" au travail. Il a été agriculteur sur sa terre du troisième rang de Pontbriand jusqu'au jour où il est venu s'établir au cœur du village en 1948. Une légende familiale raconte qu'il était venu inspecter les travaux dans la nouvelle maison de son fils cadet Albert, qui avait mis en doute la solidité d'un nouveau revêtement intérieur

installé le jour même. Albert le défiant de tester le nouveau matériel, Jos donna un fabuleux coup de poing dans le mur et on raconte que la maison trembla jusqu'à la base de ses fondations. Mais le revêtement a tenu bon et seul l'orgueil du vieux Jos en fut touché. Adélina mena une vie paisible sur la ferme familiale jusqu'à la mort de Joseph, le 3 décembre 1958. Après ce temps, elle s'installa chez l'épouse de son plus jeune fils, Annette. Elle vécut à cet endroit pendant une quinzaine d'années. Elle décéda le 20 mars 1973. On raconte que, devenue sourde avec les années, elle écoutait la télévision avec le volume au maximum et qu'elle aimait bien gâtée les jeunes enfants d'Annette.



Maison paternelle à Pontbriand
Source : Collection privée, Annette Ouellette

Mon grand-père

Albert Ouellette

Albert est né à Pontbriand le 4 février 1928. Il était fils de Joseph Ouellette et d'Adélina Aubert. Le 1^{er} septembre 1951, il a épousé Annette Bolduc, fille de Ludgère Bolduc et de Maria Nadeau. De leur union sont nés deux enfants : Richard, marié à Arline Huard, et Normand, célibataire. Au début des années 1950, le couple s'exile de son village natal, Pontbriand, pendant 3 ans, vers la ville de Sherbrooke, où Albert travaille dans une usine de coton.

Vers 1954, Annette et son mari reviennent vivre dans leur coin de pays. Ils achètent une vieille maison pour la modique somme de 1000\$ à la jonction de l'actuelle route 269 et le la rue de l'Église (chemin des Bois-Francis), qu'ils rénovent pour en faire un merveilleux havre de paix. Pendant quelques années, Albert travaille ensuite comme menuisier. Il a également été mineur à la Flintridge pendant trois ans jusqu'à sa

mort accidentelle, le 18 juillet 1959, au moment où il effectuait une réparation sous une bétonnière.

Albert était un homme de petite stature en opposition à son père Joseph et à ses fils Richard et Normand, tous de bonnes pièces d'homme. Albert était un bon vivant tout comme son père. On raconte même qu'un lendemain de veille bien arrosée, Albert aurait eu la surprise de sa vie en voyant sa vitre d'automobile fracassée par une pierre. Quel ne fut pas son étonnement de se faire raconter par son épouse que c'était lui-même, en personne, qui avait lancé une pierre vers sa propre auto afin de pouvoir partir avec son "char" quand bon il lui semblait, même s'il était ivre mort. Son cousin lui avait donné la brillante idée de défoncer sa vitre pour partir sans avoir besoin des clés qui avaient été consignées à l'intérieur par sa femme.



Mariage de Albert Ouellette et Annette Bolduc
Source : Collection privée, Annette Ouellette

Pour ce qui est de son épouse Annette, elle entreprit dès son jeune âge des études supérieures au collège des Sœurs de la Congrégation Notre-Dame de Sherbrooke où elle finira son cours d'École normale en 2 ans. Dès

ses 18 ans, elle fut d'abord institutrice dans les écoles des rangs 3 et 4 et ce, jusqu'à l'âge de ses 26 ans.

Elle nous racontait qu'à cette époque, elle devait coucher à l'école de rang et qu'elle devait vaguer à toutes les occupations ménagères. À chaque automne, elle devait même rentrer 15 cordes de bois. Puis, elle continua à enseigner à l'école primaire de Pontbriand jusqu'à sa retraite en 1984. Après 33 années dans l'enseignement, Annette prend sa retraite. Elle est restée quand même très active au sein d'une multitude d'organismes. Elle fut secrétaire des Fermières de Pontbriand, secrétaire des Dames chrétiennes, secrétaire du comité des Loisirs de Pontbriand et finalement, bibliothécaire bénévole à l'école primaire pendant 13 ans.



Annette lorsqu'elle était enseignante à 18 ans
Source : Annette Ouellette

Encore aujourd'hui, elle s'implique comme bénévole dans les brunchs bénéfiques de la paroisse ainsi que dans le comité de la fabrique comme coordonnatrice des lecteurs et lectrices des messes paroissiales. Cette dame entêtée au caractère doux et généreux est encore reconnue de tous les villageois de Pontbriand comme étant "ma tante Annette".

Cette femme au grand cœur a accumulé des milliers d'heures de bénévolat au service des gens de son patelin. Mais comment pourrions-nous parler d'Annette Ouellette sans faire allusion à son amour immense pour les enfants. Ayant fait carrière dans l'éducation, elle fut sans aucun doute une des grandes pédagogues de son temps par ses méthodes d'enseignement et par l'immense amour transmis aux enfants à commencer par ses deux petits-enfants qui ont pu profiter de leur grand-maman gâteau pendant plusieurs merveilleuses années et, on le souhaite, pour plusieurs encore.



Annette et Richard vers la fin des années 1950
Source : Annette Ouellette

Mon père

Richard Ouellette

Richard Ouellette est né le 13 juillet 1952 à Sherbrooke. Il est le fils d'Albert Ouellette et d'Annette Bolduc. La petite histoire du jeune Richard commence à son retour au sein du village de Pontbriand, 2 ans après sa naissance. Richard commence son école primaire à Pontbriand. Il poursuit ses études au milieu des

années 1960 au Collège classique de Thetford. Il a étudié ensuite pendant 2 ans au tout nouveau Cégep de la région de L'Amiante, aujourd'hui rebaptisé Cégep de Thetford. En 1972, Richard débute son cours universitaire en comptabilité qu'il poursuivra jusqu'en 1975. Puis, il deviendra membre des comptables généraux agréés du Québec. Il commence sa brillante carrière comme comptable stagiaire chez Boulanger, Fortier et Rondeau pendant une année. Richard revient dans la région avec son embauche chez Théberge et Daigle de Thetford Mines où il y tient un poste de vérificateur pendant 8 années. En 1983, Richard commence à travailler au service des finances pour la Société Asbestos Corporation jusqu'en 1985. De 1986 à 1990, il détient un poste de vérificateur financier à la firme agroalimentaire Aligro ayant pignon sur rue dans les présents locaux du Pro forme et de Cyber 3D.

En 1990, Richard se lance en affaire et fonde son propre cabinet de comptable, Richard Ouellette CGA, qui se situe dans l'édifice de la Banque Royale au centre-ville de Thetford Mines. Il occupe également un emploi à temps partiel pour la Société nationale de L'Amiante. Il occupe encore ces fonctions de nos jours.

La vie familiale de Richard Ouellette commence par son mariage avec Arline Huard le 1^{er} juillet 1978, à l'église St-Antoine-de-Pontbriand. De cette union

sont nés deux enfants : Mathieu, le 3 novembre 1984, et Audrey, le 16 août 1990. Mathieu, l'auteur de cet ouvrage, continue ses études en technique de génie mécanique au Cégep de Thetford. Pour ce qui est d'Audrey, elle achève son secondaire 4 à la Polyvalente de Thetford Mines. Tous deux résident encore au sein du nid familial.

Au début de leur vie conjugale, Richard et Arline habitent dans un édifice à logement situé sur la septième avenue de Thetford Mines. Avec l'agrandissement de la famille en 1990, les Ouellette emménagent dans leur nouvelle maison du 977, avenue Labbé. Toute la famille réside encore à cet endroit aujourd'hui.

En terminant, il m'a été d'un grand plaisir de pouvoir découvrir mes origines par ce fantastique travail de généalogie. J'ai pu, au fil de mes recherches, découvrir des faits très intéressants sur ma famille et mes ancêtres. J'ai pu apprendre que la grande lignée des Ouellette comptait des personnages importants tels que des cardinaux, des évêques ainsi que plusieurs artistes et personnages connus comme «la Poutine». J'ai pu aussi connaître que des Ouellette demeurent aussi loin qu'en France et en Afrique. Je suis très fier de mes origines et encore plus de ma merveilleuse histoire familiale. En espérant pouvoir perpétuer cette remarquable lignée avec toute la fierté qu'elle mérite.



Famille d'Albert Ouellette en 1996
De gauche à droite : Mathieu, Richard, Arline
Huard et Annette
En arrière : Normand
En avant : Audrey
Source : Collection privée, Annette Ouellette

Références :

Comité du livre. *St-Antoine-de-Pontbriand se souvient (1896-1996)*, Pontbriand, Édition Pontbriand, 1995, 365 pages.
ÉLOI-GÉRARD, Frère. *Recueil de généalogies (1625-1946)* Beauceville, 1948, Tome XIII, 324 pages.
LAFONTAINE, André. *Recensement annoté de la Nouvelle-France 1681*, Sherbrooke, 1981, p.196.
OUELLET, Jeannine, *Une famille du Bas-du-Fleuve se raconte... Des Ouellet et des Lavoie... Plus de trois cents ans d'histoire*, 1988, 1108 pages.

Site web :

<http://www3.sympatico.ca/jeannine.ouellet/suite.htm>

Les Perreault ⁽¹⁾

Mariage Date & Lieux		Époux(se)		Épouse(x)	Père & Mère
31/08/1654		Jacques*	- 1 -	Michelle	Le Flot, Antoine
Notre-Dame, Québec					Lamère, Marguerite
21/04/1688		Joseph	- 2 -	Marie	Gagné, Pierre
Laprairie					Daubigeon, Catherine
17/08/1739		Jacques	- 3 -	Marie Françoise	Guyon, Gervais
Ste-Famille, Ile-d'Orléans					Lehoux, Catherine
08/02/1763		Joseph	- 4 -	Marie Charlotte	Blouin, Joseph Marie
St-Jean, Ile-d'Orléans					Blais, Marie Josephite
26/08/1777		Joseph	- 5 -	Catherine	Deblois, Pierre
Ste-Famille, Ile-d'Orléans					Létourneau, Catherine
24/08/1802		François	- 6 -	Cécile	Bisson, Jean François
Ste-Marie, Beauce					Belleau, Josette
14/08/1832		Pierre	- 7 -	Louise	Dugrenier Perron, Pierre
Ste-Marie, Beauce					Drouin, Marie Louise
13/01/1863		Félix	- 8 -	Céline	Labbé, Antoine
					Tardif, Marie
24/07/1893		Gédéon	- 9 -	Anaïce	Tardif, Isaac
					Giguère, Delvina
18/06/1941		Raoul	- 10 -	Germaine	Rhéaume, Napoléon
					Blodeau, Adélaïde
03/02/1981		Ghislain	- 11 -	Marilyne	Mc Cutcheon, Robert
Red Deer, Alberta Ca.					Shink, Jeanne D'arc
			- 12 -		

*: ou Perrot



L'ancêtre
Perrot,
Source :
Gérard Lebel,
Nos Ancêtres,
volume 26,
page 26.

Jacques Perrot serait originaire de la paroisse de Mons, à Saintonge, en France. Le surnom de Villedaigre vient du patelin d'origine de Jacques. En effet, il existe en France, département de la Charente, arrondissement d'Angoulême, canton Rouillac, une petite ville située sur le fleuve Charente et appelée Aigre. Or, tout près de cette localité, il existe une commune portant le nom latin Mons, c'est-à-dire la commune où habitait Jacques. Alors, il est donc facile de reconnaître, en banlieue de la ville d'Aigre, Jacques Perrot dit Villedaigre.

Jacques Perrot aurait quitté la France pour Québec vers les années 1650. Selon les documents canadiens, Jacques serait né vers 1629. Il avait donc environ 21 ans quand il débarqua à Québec. Il était le fils de Jean Perrot et de Mathurine Bigot. La première preuve notée de la présence de Jacques Perrot en Nouvelle-France est le lundi 31 août 1654, lors de la bénédiction nuptiale avec Michelle LeFlot.

La jeune épouse devait avoir environ 20 ans quand elle arriva au pays à bord du navire « La Fortune », le 4 juillet 1654.¹ Cette brave fille était à Trois-Rivières, le 26 juillet 1654 où elle parrainait une petite amérindienne nommée Catherine.

Jacques et Michelle ont peut-être ratifié leur engagement de mariage devant un notaire, si oui, tout est perdu. C'est pourquoi nous ne savons pas la place natale de Michelle LeFlot. Elle était la fille d'Antoine LeFlot et de Marguerite Lamère.

Après leur mariage, Jacques Perrot et Michelle LeFlot s'installent à l'Île d'Orléans. Le 2 avril 1656, le notaire de la seigneurie de Beauport, de Notre-Dame-des-Âges et de l'Île d'Orléans, François Badeau, assigne à Jacques le titre officiel de sa concession située dans Lirec, la future paroisse de Sainte-Famille. Cette propriété avait quatre arpents en largeur, avec un arpent de profondeur qui se rend jusqu'à la route projetée en plein milieu de l'île.

Au recensement de 1667, Jacques Perrot et Michelle LeFlot habitent toujours Sainte-Famille. Guillaume Baucher Morency et Robert Gagnon sont leurs voisins.

De l'union de Jacques et Michelle, naissent 10 enfants entre le 22 janvier 1656 et le 22 juin 1679.

Les enfants Perrot

Des dix enfants, seulement sept survivront. Ces sept connurent un brillant avenir!

L'aînée Marie, filleule de Louis Couillard, sieur de L'Espinay et d'Étiennette Després, baptisée par le père Jérôme Lalemant le 22 janvier 1656, épouse François Jarret, sieur de Verchères, le 7 septembre 1669, à Sainte-Famille, et devient seigneuresse en 1672. Parmi leurs 13 enfants, figure l'héroïne Madeleine de Verchères (1678-1747).

Gabriel Thibierge prend épouse Anne Perrot, le 23 novembre 1676. De leur union naissent 6 enfants. Elle est décédée après 11 années de mariage.



Monument commémoratif
Source : tirée de Comité de toponymie
et d'histoire de Verchères

Filleul de Robert Gagnon, le 10 juillet 1663, à Château Richer, Joseph Perrot est attiré dans la région de Montréal, probablement à cause de sa sœur Marie, épouse du seigneur de Verchères. À La Prairie, le 21 avril 1698, il donne son cœur à Marie Gagné, fille de Pierre, puis il revient à Sainte-Famille pour élever ses neuf enfants. Le 3 novembre 1700, Joseph achète de l'Hôtel-Dieu l'arrière-fief d'Argentenay. En 1723, il est reconnu comme capitaine de milice. Son fils, Bertrand, est commandant des milices de l'île d'Orléans. Joseph décède à Sainte-Famille et est inhumé le 30 juillet 1742.

À Château Richer, le 28 février 1666, l'abbé Thomas Morel parraine Catherine Perrot, tout en étant ministre de son baptême. Étienne Janneau, marchand de la capitale, huissier et notaire, épouse Catherine, le 16 août 1694. Le 1^{er} mai 1723, Catherine, mère de six enfants, fut inhumée à Rivière-Ouelle.

Le fils, Jacques Perrot, reçoit le surnom de Desrochers. Anne Gagné l'accepte comme son mari,

Madeleine de Verchères
(1678-1747)
Créatrice de sa propre légende

Marie-Madeleine Jarret de Verchères, fille de Marie Perrot et du fondateur de Verchères le Sieur François-Xavier Jarret, naquit à Verchères le 3 mars 1678. Marie-Madeleine de Verchères aurait écrit deux récits racontant son exploit, un premier vraisemblable, et un second, sorti tout droit de l'imaginaire, ce qui n'empêche pas certains historiens d'accepter la deuxième version.

La première version du récit écrit sept ans plus tard, alors que Madeleine avait 21 ans, raconte que la jeune fille a dû s'enfuir de quelques Iroquois, et elle aurait prévenu la gendarmerie.

C'est grâce à sa deuxième version du récit que Mademoiselle de Verchères devint célèbre. Madeleine de Verchères aurait été témoin de la bravoure de sa mère Marie Perrot contre les Iroquois, en 1690. Deux ans plus tard, âgée de 14 ans et 7 mois, Madeleine sut maintenir la tradition quand, en octobre 1692, elle accomplit l'acte héroïque qui l'a immortalisée. Elle aurait dû défendre pendant 8 jours le fort de Verchères devant l'attaque des Iroquois.

Voici l'histoire la plus souvent entendue :

Madeline n'avait que 14 ans lorsque les Iroquois attaquèrent la seigneurie familiale bordant le fleuve St-Laurent, près de Montréal. Elle devait être la seule survivante d'un groupe de personnes travaillant à l'extérieur du fort. Elle se précipita vers le fort, criant « Aux armes! Aux armes! » et claqua la porte au nez de son poursuivant. Elle prit alors les choses en main et ordonna à deux soldats complètement terrifiés et à ses jeunes frères de maintenir une fusillade continue. En donnant aux Iroquois l'impression que la seigneurie était défendue par une garnison complète, elle tint le coup plus d'une semaine jusqu'à l'arrivée des secours.

Référence : Bibliothèque et archives du Canada

à Montréal, le 11 octobre 1690. De leurs trois enfants, Marie-Anne est la seule survivante. Leur fils Jacques périt accidentellement écrasé par le poids d'une charrette. Jacques, père, est décédé en juillet 1700, à La Prairie.

Pierre Perrot, filleul de Pierre de Francheville, futur prêtre, et de Marie-Madeleine Guyon, le 23 juin 1672, se fraya un chemin dans la colonie comme militaire et navigateur. En 1697, on le trouve à Plaisance où il fait du commerce. C'est à Québec qu'il fixe sa demeure en poursuivant ses activités commerciales. Il porte le surnom de Derizy. En 1726, Pierre devient major de milice à Québec c'est à cet endroit qu'il épouse Anne Jourdain, le 23 novembre 1699. Ils ont eux deux enfants qui sont décédés en bas âge. Pierre se marie une deuxième fois

avec Marie Willis, la veuve de Charles Arnaud. Ils eurent un fils. Pierre est inhumé à Québec, le 18 octobre 1740. Il n'a pas eu de descendance.

La cadette, Marguerite, née le 22 juin 1679, a épousé Alexandre Celle dit Duclos, le 1^{er} septembre 1709. Elle a été la mère de quatre garçons et une fille. Elle est décédée à Montréal et elle a été inhumée le 28 mai 1756.²

Jacques Perrot fut un colon stable et industrieux, Il ne délaissa jamais sa première concession.

Le recensement de 1666 mentionne que la famille Perrot vit à l'île d'Orléans avec leurs quatre enfants et leur domestique engagé Grégoire Gaudin.

Dans le recensement de 1667, il est noté que Jacques est âgé de 37 ans, Michelle, 26 ans, Marie, 12 ans, Anne, 6 ans, Joseph, 4 ans, et Catherine, 18 mois. Ce censitaire possède 9 bestiaux et 18 arpents de terre en valeur.

Le 15 septembre 1693, Jacques et Michelle cèdent à l'aîné de leurs garçons, Joseph, leur habitation située dans Lirec. Leur ferme de quatre arpents de front est située entre le fleuve et le mitan de l'île. Il possède 50 arpents de terre cultivée avec maison, grange et étable. Le fils reçoit aussi 10 vaches à lait, 1 taureau, 2 bœufs de service, 2 charrues, 2 traînes, 2 charrettes garnies, 2 cochons, une douzaine de poules avec un coq, une fourche, des crocs à fumier, 25 terrines, des haches et des pioches.

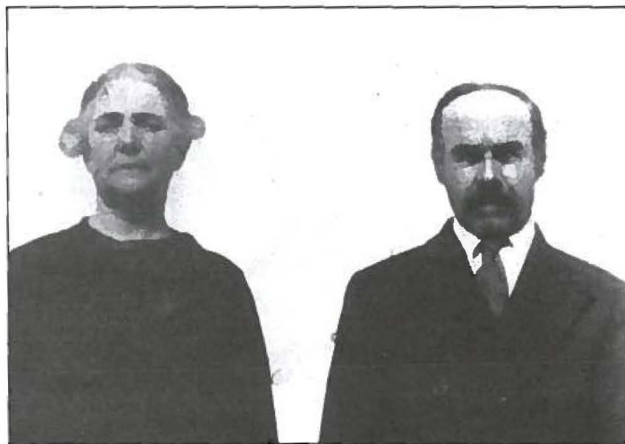
Vers 1700, Jacques et Michelle habitent donc la basse-ville de Québec, rue Sault-au-Matelot, dans une maison possédée par Jean Mailloux, maçon, architecte et entrepreneur du roi.

Au mois de décembre 1702, une épidémie de fièvre pourpre ou de petite vérole très maligne frappe Québec. Le mercredi 17 janvier 1703, Jacques Perrot fut inhumé en vitesse avec 5 autres victimes. Michelle est épargnée.

Après la mort de Jacques, Michelle LeFlot fait procéder à l'inventaire des biens par le notaire Chambalon, le 20 août suivant. Certaines personnes lui doivent d'importantes sommes : dont 4000 livres par le sieur Hazeur, 1000 livres par Pierre Perrot et 1000 livres par Étienne Janneau. Le 4 janvier 1704, son fils, Joseph, lui doit 500 livres.³

Les funérailles de Michelle LeFlot, 70 ans, furent célébrées à Montréal, le vendredi 24 octobre 1710, en présence d'Henri Meriel, d'Antoine de Valens, deux prêtres du Séminaire, et du vicaire général Yves Priat, prêtre de Saint-Sulpice.

Quelques générations plus tard
Gédéon Perreault



Gédéon Perreault et Anaïs Tardif
Source : Collection privée, Marjolaine Bolduc

Gédéon Perreault était un bon et vaillant cultivateur. Il est arrivé à Saint-Méthode durant les années 1880. Il avait alors 16 ans. C'est lui-même qui a abattu le premier arbre pour construire sa maison pièce par pièce. Il a ensuite connu Anaïs Tardif avec qui il s'est marié le 24 juillet 1863, à l'église de Saint-Méthode de Frontenac.

La famille de Gédéon et Anaïs s'est très vite agrandie. De cette union sont nés vingt-et-un enfants : Lydia, Joseph, Adalbert, Léonidas alias Poucet, Marie-Ange, Valérie, Lucienne, Élizabéth alias Isabelle, Marie-Rose, Aimé, Ludger, Méthode, Lumina, Roméo, Gérard, Lucienne et Agathe les jumelles, Léopold, Alphonse, Raoul et Welley.

Anaïs donna naissance son premier enfant en 1894. C'est en 1919 qu'elle donna naissance aux vingt et unièmes et derniers enfants. Six d'entre eux moururent en bas âge : Lydia à 3 ans, Marie-Ange à 2 ans, Lucienne à quelques mois, la deuxième Lucienne à 4 mois, Léopold à 2 ans, et Alphonse à 3 mois. Les autres enfants de la famille Gédéon et Anaïs vécurent chacun une belle vie.

Raoul Perreault

Raoul était le vingtième de la famille. Il est né à Saint-Méthode, le 1^{er} février 1918. Il habitait le Grand Rang de Saint-Méthode, maintenant appelé le rang 14. Vers les années 1940, le gouvernement offrait des terres à prix très abordables dans la région de Saint-Daniel. Il décida donc d'aller rejoindre ses oncles Perreault et de se construire une maison. Le 18 juin 1941, il se marie à Germaine Rhéaume, née le 2 janvier 1918 à St-Méthode, fille de Napoléon et d'Adélaïde Bilodeau. À l'âge de 23 ans, il construit sa première maison à quelques mètres de la route qui donne accès au Mont-Adstock. Quelques années plus tard, alors que la famille Perreault s'agrandissait, il décida donc de se bâtir une nouvelle maison pour accueillir sa grande famille. Avec l'aide de quelques amis dont Roméo Chouinard, la maison fut construite à environ un mille de la station du Mont-Adstock,



Élaine et Ghislain Perreault
Source : Marilyne McCutcheon

sauf Daniel.

Raoul eut sa première auto après les années 1960. Il la surnommait son «p'tit Maurice». Raoul a



travaillé 25 ans pour la station du Mont Adstock. Il était propriétaire de quelques terrains sur la montagne. De plus, il possédait une autre sucrerie.⁴

Raoul est décédé d'un cancer le 1^{er} novembre 1987. Quelques années plus tard, soit le 17 juillet 1992 son épouse le rejoignit dans l'au-delà.



En avant, assis sur les genoux de Raoul et Germaine: Ghislain et Daniel
Entre Raoul et Germaine: Élane et Louiselle
À gauche de Raoul: Marcel et Donald
À droite de Germaine: Suzanne et Jean-Claude
Complètement en arrière: Marie-Berthe, Rolande et Huguette
Collection privée, Marilyne McCutcheon

Références

¹ Le Centre de généalogie francophone d'Amérique
<http://www.genealogie.org/ancetres/gen0.htm>

² LEBEL, Gérard. Nos ancêtres, volume 26.

³ Dictionnaire biographique des ancêtres québécois.

⁴ Source : Louiselle Perreault et Marilyne McCutcheon

L'UNION DE DEUX FAMILLES



Damase Ferland et Céline Lachance se marièrent le 25 février 1884 à Saint-Elzéar de Beauce. Ils eurent onze enfants : Marie-Elmire Eugénie, née le 1^{er} mai 1886, Joseph-Pierre Odilon, né le 11 août

1888, Marie-Aldérie Fabiola, née le 5 janvier 1890, Marie-Anaïs, née le 11 décembre 1891 et qui est décédée à 22 jours, Marie-Anna, née le 13 mai 1893, Joseph-Théodore Wilfrid, né le 25 novembre 1894, Joseph-Évangéliste, né le 15 novembre 1896, Lydia Adéla, née le 1^{er} janvier 1899, Joseph-Amédée Émile, né le 9 mars 1903 et Joseph-Agapit, né le 5 septembre 1904. Damase et sa famille eurent une vie agricole difficile, car la terre que Damase avait acquise en 1878, dans le rang 6 de Saint-Pierre-de-Broughton, était plutôt stérile. Damase se consacrait entièrement à l'exploitation de sa terre. Il était marguillier et aussi conseiller municipal de Saint-Pierre-de-Broughton. La famille Ferland était celle qui demeurait le plus loin de l'église. Cependant, Damase et les siens ne manquaient jamais une messe. En 1912, un litige au sujet de l'ouverture d'une route passant au centre du 7^e rang, divise les villageois de Saint-Pierre de Broughton. Damase Ferland est directement impliqué dans la réalisation de ce projet. La raison de son implication réside dans le fait que la route le rapprochait de l'église. Il décéda, à Saint-Pierre-de-Broughton, le 9 août 1935, à l'âge de 75 ans.



Lydia Adéla Ferland, maîtresse d'école, se maria, à Saint-Pierre-de-Broughton, le 8 septembre 1926, à l'âge de 25 ans, avec Amédée Sylvain, âgé de 20 ans. Ils eurent 8 enfants, dont 7 sont encore en

vie aujourd'hui. Le 18 septembre 1927, Adéla mit

au monde la première enfant du couple Sylvain-Ferland. Ils la nommèrent Aliette.

C'est le 15 juillet 1950 que les familles Martel et Sylvain s'unissaient devant Dieu, lors du mariage de Julien Martel, fils de Gaudias et d'Exilda Desruisseaux, de Thetford Mines, et d'Aliette Sylvain, fille d'Amédée et de Lydia Adéla Ferland, de Robertsonville.



Photographie de mariage
de Julien Martel et Aliette Sylvain
Source: Collection privée, Aliette Sylvain



Nicole, Aliette, Renaud, Julien et Suzanne
Source: Collection privée, Nicole Martel

De l'union de Julien et Aliette sont nés trois enfants : Renaud, le 24 septembre 1951, Suzanne, le 19 juillet 1955, et Nicole, le 22 novembre 1959.

Julien a travaillé pendant 35 ans dans les mines de Thetford Mines. Afin d'aider son mari à subvenir aux besoins de la famille, Aliette travailla pendant 10 ans au petit casse-croute du Centre hospitalier de la région de L'Amiante. Elle travailla également au restaurant Thetford BBQ durant les fins de semaines.

Renaud, leur fils, a épousé Françoise Leblond, le 4 janvier 1975, à Québec. De cette union sont nés quatre enfants : Alexandre, Bernard, Barbara et Frédéric. Julien Martel et sa fille Nicole sont parrain et marraine de Frédéric.

Suzanne se maria avec Normand Beaudoin, le 31 mai 1975, à Thetford Mines. Suzanne donna naissance à une fille et à un garçon : Nathalie et Patrick. Le 8 novembre 2004, Nathalie a eu un fils nommé Jacob.

Nicole épousa Claude Cloutier le 23 novembre 1985, à Thetford Mines. Deux enfants sont nés de leur union : Anne-Marie, née le 16 octobre 1986, et Antoine, né le 13 septembre 1989. Julien et Aliette sont parrain et marraine d'Anne-Marie.



Anne-Marie, Claude, Antoine et Nicole
Source: Collection privée, Nicole Martel

Références

- Entrevues : Aliette Sylvain & Julien Martel (octobre 2005), Nicole Martel (décembre 2005)

- Ouvrages

L'APPOINTE, Joseph-Alfred. *Souvenirs et Biographies de Saint-Pierre-de-Broughton*, 1965, Première édition, pp.101-102.

COLLECTIF. *Répertoire des naissances, mariages, annotations marginales et sépultures de la paroisse de Saint-Pierre-de-Broughton 1855-1996* Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines, pp.70-71.

LES SYLVAIN

Le premier immigrant français arrivé au Québec de la lignée des Sylvain est monsieur Sylvain Veau. Ce patronyme a subi une, voire même plusieurs altérations. Il passa de Veau à Le Veau, à Vaux, à Viot et aussi à Viau, pour être aujourd'hui Sylvain, en l'honneur du premier arrivant de la lignée.

Sylvain Veau, né vers 1641, fils de Michel et Louise Lechevalier, met le pied en Nouvelle-France en 1660. Il a à peu près l'âge de 19 ou 20 ans. Tôt, il s'engagea au service de Jean Gagnon qui demeurait sur la côte de Beaufort. En 1662, lors de la tournée pastorale de l'évêque, il exerce le métier de tailleur d'habits. En 1664, il obtient une concession mesurant trois arpents de front. Sa terre était située à Sainte-Anne-du-Petit-Cap.

Sylvain Veau est désigné à quelques reprises pour être parrain des nouveau-nés de ses voisins. Le 7 février 1667, il est le parrain d'André Berthelot dit Leloutre, fils d'André Berthelot dit Leloutre et de Marie Gagné. Le 15 juin 1668, il est le parrain de Marguerite Caron, fille de Jean Caron et Marguerite Gagnon.

En 1670, un bateau transportant de 134 «filles du roi» arrive en Nouvelle-France. À son bord, une jeune bretonne âgée de 21 ans, nommée Anne Galet, devient l'épouse de Sylvain Veau. Le mariage a lieu le 13 octobre 1670, à Sainte-Anne-du-Petit-Cap. Sylvain Veau avait d'abord choisi comme épouse Élisabeth Marchand mais, celle-ci s'était déjà promise à Pierre Cœur dit Jolicoeur. Il résilia donc

cette promesse de mariage pour convoler en justes noces avec Anne Galet.

Le 23 août 1671, Anne Galet donne naissance au seul et unique fils de Sylvain Veau. Quelques années plus tard, elle abandonne son fils et son époux pour retourner vivre en France.

En 1678, Sylvain Veau est élu marguillier de sa paroisse. À cette époque, il pêche l'anguille qu'il troque contre du blé. Il possède toujours sa ferme aux abords de la côte. Au début de l'année 1681, il est recensé parmi les domestiques des Hospitalières de Québec. Le 9 octobre de la même année, il est mourant à l'Hôtel-Dieu de Québec. Il dicte au notaire ses dernières volontés, car il n'est plus capable de se servir de son bras droit pour écrire. Il est mentionné dans ce testament qu'il désire que son exécuteur testamentaire, Pierre Gagnon, prenne soin de son fils unique, Étienne, âgé de dix ans, jusqu'à ce qu'il atteigne sa vingtième année.

Après la mort de son père, Étienne vécut chez la famille Gagnon, comme le stipulait le testament. Plus tard, Étienne se maria avec Marguerite Gagnon. Elle est la fille de Jean et de Marguerite Drouin. Étienne et Marguerite eurent 5 enfants : Anne, Étienne, Geneviève, Marie Marguerite et Pierre.

Références

- Ouvrages

GÉRARD, Frère-Éloi. *Recueil de généalogies de comtés Beauce-Dorchester-Frontenac 1625-1946* tome X, pp. 179 à 182.

INGRAS, Frère Robert-Edmond, *Répertoire des mariages de la Côte-de-Beaupré*, tome 39, Société de généalogie de Québec, 1982, pp.346-347.

LANGLOIS, Michel. *Dictionnaire biographique des ancêtres québécois 1608-1700*, tome IV, lettres N à Z, Éditions du Mitin, p.443.

LEBEL, Gérard. *Nos ancêtres*, tome 12, Éditions Sainte-Anne-de-Beaupré 1986, pp.153 à 159.

- Site web

<http://www.franco-gene.com/genealogie-quebec/007/577.php>

LES MARTEL



Gravure de Honore Martel
Source: LEBEL, Gérard. *Nos Ancêtres*, tome 12, page 153.

Le premier membre de la lignée des Martel à mettre le pied en Nouvelle-France est Honoré Martel dit Lamontagne. Honoré Martel, fils de Jean et de Marie Duchesne, de Paris, arrive en 1665, avec le régiment de Carignan. Les soldats de Carignan sont envoyés au pays afin

de protéger les habitants, car les soldats entretenus par les Cent-Associés ne le font pas. Dès qu'ils arrivent, les soldats de Carignan sont envoyés aux endroits stratégiques, comme le long du Richelieu et à l'embouchure de la rivière de Chambly. En 1666, les soldats partent dans une longue marche contre les ennemis iroquois. Les militaires brûlent les récoltes et les cabanes des guerriers.

Après ces campagnes contre les Iroquoiens, certains soldats décident de rester au pays. Honoré Martel est un de ceux-là. Le 26 novembre 1668, il épouse Marguerite Lamirault, fille de François, cocher de la reine, et de Jeanne Glausse. Le couple s'installe à la côte Sainte-Genève. Charles Martel naît le 4 octobre 1669, à Québec. Il ne vivra que 23 jours.

Honoré Martel achète une terre de trente arpents de Charles Aubert de La Chesnaye soixante livres tournois. Il doit la défricher et la labourer. Le 5 juillet 1671, il loue une vache à ce même de La Chesnaye, pour la somme de vingt livres tournois par année. Un nouveau venu arrive dans la famille Martel le 4 janvier 1671, à Québec. Il s'agit de Jean, dit Jean-François. Cette même année, Honoré est traîné quatre fois devant la Prévôté de Québec. La mort du bœuf d'Henry Delaunay est l'une des accusations portées contre lui. Le 14 mai 1672, à Québec, naît le second de la famille, Joseph-Alphonse. Cette année-là, Honoré doit comparaître huit fois devant la cour.

En 1673, il doit faire face à nouveau à la justice. Cette fois-ci la cause est entendue par le Conseil Souverain. Honoré Martel et Charles Jobin réclament tous deux réparations. Par contre, la cour penche en la faveur de Jobin. Le 24 septembre 1673, Honoré fait faillite. Il n'a pas respecté les nombreux contrats qu'il avait passés avec de La Chesnaye. Donc, la famille Martel doit quitter la terre de Gaudarville. Elle va s'installer à Neuville. Le 16 octobre 1673, Honoré reçoit une terre de deux arpents de la femme de Charles Delaurice dit Jambon, qui est en France.

Le 29 juillet 1674 naît, aussi à Québec, la première fille de la famille, Marie-Madeleine. Le 29 août 1676, à Neuville, naît Marguerite et deux ans plus tard, à Neuville, naît Paul, le 24 mai 1678. Le 6 février 1680, à Neuville, est né Honoré fils. Ce dernier est mort 2 jours plus tard, soit le 8 février 1680. L'année suivante, Antoine naît le 7 janvier à Neuville. Isabelle, la troisième fille de la famille arrive le 25 novembre 1682. Elle décède, cependant, le 28 novembre. Presque un an plus tard, une autre fille fait son entrée dans le foyer des Martel; Marie-Anne, dit Anne. Elle naît le 8 novembre à Neuville. Deux ans après, Jean naît le 13 novembre, lui aussi à Neuville. En 1687, un douzième enfant arrive dans la grande famille. Le 1^{er} septembre, naît Louis, à Neuville. Le 28 août 1689, une treizième enfant est mise au monde par Marguerite. Marie-Anne naît à Québec. Le 4 septembre 1691 naît, à Québec, la quatorzième et dernière enfant, et la dernière; Marie-Thérèse.

En 1688, Honoré abandonne sa vie d'agriculteur, de laboureur, de piocheur pour se lancer dans la fabrique du bois de construction. Il loue une maison, rue Saint-Louis, dans la haute-ville de Québec. Il doit payer un loyer annuel de 70 livres. La maison qu'il a louée comprend une cave, deux chambres de plain-pied dont une munie d'un foyer, et un grenier. Il conserve toujours sa terre à Neuville, par respect pour la parole donnée à Charles Bazire, en 1674. Il loue, cependant sa terre à Pierre Mercier pour cinq ans, soit jusqu'en 1693.

Depuis qu'ils sont installés à Québec, la famille Martel mène une vie beaucoup plus prospère. Honoré, le scieur de bois de construction, obtient un grand nombre de contrats très intéressants. Le 7 janvier 1693, il contracte un marché très important «pour bordage de planche pour le service du Roy». Pour accomplir son marché, Honoré s'associe à des scieurs de la ville de Québec : son fils aîné, Jean, Pierre Desroches et Jacques Cochu. Le marché stipule que les scieurs auront 2 sols par pied de bordage et 35 livres par cent planches. Le mois de mai suivant le marché, les scieurs doivent fournir 10 000 planches. Chacun des ouvriers reçoit une avance de 50 livres de Sa Majesté. Le 4 octobre, Honoré passe un pacte, cette fois-ci au seul nom de Martel, avec Jean Bochart. Il doit livrer au port de Québec, 15 000 pieds de bordage de bois servant à la construction navale du Roi, au mois de juin 1694. Honoré obtiendra 750 livres de «monnaie de France».

Le 17 octobre 1706, la famille Martel perd un membre, Marguerite Lamirault, âgée de 62 ans. Elle décède à l'Hôtel-Dieu de Québec. Neuf des quatorze enfants sont encore vivants : Jean-François, Joseph-Alphonse, Marguerite, Paul, Antoine, Jean, Louis, Marie-Anne et Marie-Thérèse. Un an plus tard, soit le 3 novembre 1707, à Québec, Honoré épouse en deuxièmes noces Marie Marchand, veuve de Joseph Massé et de Jean Labbé. Le 30 juin 1710, Honoré est hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Québec. Il devra s'y rendre trois fois durant cette année-là. Il y est décédé le 28 juillet.

Références

Collaboration : Ghislaine Gervais, laboratoire de généalogie du Cégep de Thetford.

- Ouvrages :

LANGLOIS, Michel. Dictionnaire biographique des ancêtres québécois 1608-1700, tome IV, lettres N à Z, Éditions du Miton, p.379-380.

LEBEL, Gérard. Nos ancêtres, tome 17, Éditions Sainte-Anne-de-Beaupré 1990, pp.102 à 117.

PONTBRIAND, B. (agronome), Mariages de Saint-Antoine-de-Tilly et de Saint-Louis 1702-1964, 1965, pp. 215-216.

Les Sylvain ⁽¹⁾

Mariage Date & Lieux	Époux(se)		Épouse(x)	Père & Mère
Valençay, Berry, France	Michel	- 1 -	Louise	Le Chevalier,
13/10/1870 Ste-Anne-de-Beaupré	Sylvain	- 2 -	Anne	Gallet, Nicolas Morel, Marguerite
23/11/1893 Château-Richer	Etienne	- 3 -	Marguerite	Gagnon, Jean Drouin, Marguerite
28/04/1722 Ste-Anne-de-Beaupré	Pierre	- 4 -	Catherine	Racine, François Bauchet, Marie
15/11/1751 Ste-Anne-de-Beaupré	Etienne	- 5 -	Geneviève	Simard, Augustin Paré, Marguerite
12/05/1777 Ste-Anne-de-Beaupré	Pierre	- 6 -	M. Anne	Racine, François Gagnon, Marie
22/02/1830 Ste-Marie, Beauce	Joseph	- 7 -	Marie Louise	Marcoux, Jean Lessard, M. Louise
10/01/1864 St-Elzéar, Beauce	Thomas	- 8 -	Adéline	Tumel, Jérôme Lachance, Anastasie
07/05/1888 St-Séverin	Théodore	- 9 -	Délia	Tumel, Louis Champagne, M. Mathilde
08/09/1926 St-Pierre-de-Broughton	Amédée	- 10 -	Adéla	Ferland, Damase Lachance, Céline
15/07/1950 Thetford Mines	Allette	- 11 -	Julien	Martel, Gaudias Desruisseaux, Exida
		- 12 -		

(1) Veau dit Sylvain.

Les Martel ⁽¹⁾

Mariage					
Date & Lieux	Époux(se)		Epouse(x)	Père & Mère	
St-Eustache, Paris, France	Jean	- 1 -	Marie	Dufresne,	
26/11/1668 Notre-Dame, Québec	Honoré	- 2 -	Marguerite	La Mirault, François Clos, Jeanne	
25/11/1698 St-Pierre, Ile d'Orléans	Paul	- 3 -	Madeleine	Guillot, Vincent Blay, Isabelle	
22/10/1724 Contrat Not. Laneuville	Paul	- 4 -	Genevive	Houde, Gervais Denevers, Ann Catherine	
14/02/1757 Ste-Croix, Lotbinière	Paul	- 5 -	Angélique	Baron, Jacques Boucher, Madeleine	
28/10/1782 Ste-Croix, Lotbinière	Paul Joseph	- 6 -	M. Geneviève	Denevers, Jean Baptiste Bergeron, Angélique	
27/02/1810 St-Louis, Lotbinière	Joseph	- 7 -	M. Marguerite	Hamel, François Houde, Marguerite	
25/01/1842 Ste-Croix, Lotbinière	Joseph	- 8 -	Marguerite	Grenier, Louis Parent, Josette	
13/01/1874 Ste-Agathe, Lotbinière	Ferdinand	- 9 -	Mary	Hamel, Isaïe Bussière, Marie Louise	
27/07/1927 St-Flavien, Lotbinière	Gaudias	- 10 -	Exilda	Desruisseaux, Cléophas Martel, Adéline	
15/07/1950 St-Noël, Thetford Mines	Julien	- 11 -	Aliette	Sylvain, Amédée Ferland, Adélla	
23/11/1985 Thetford Mines	Nicole	- 12 -	Claude	Cloutier, Eloi Vigneault, Héléne	
		- 13 -			

Société de généalogie et d'histoire de la Région de Thetford Mines, 671, boul. Smith Sud, Thetford Mines. G6G 1N1

(1) Martel dit Lamontagne

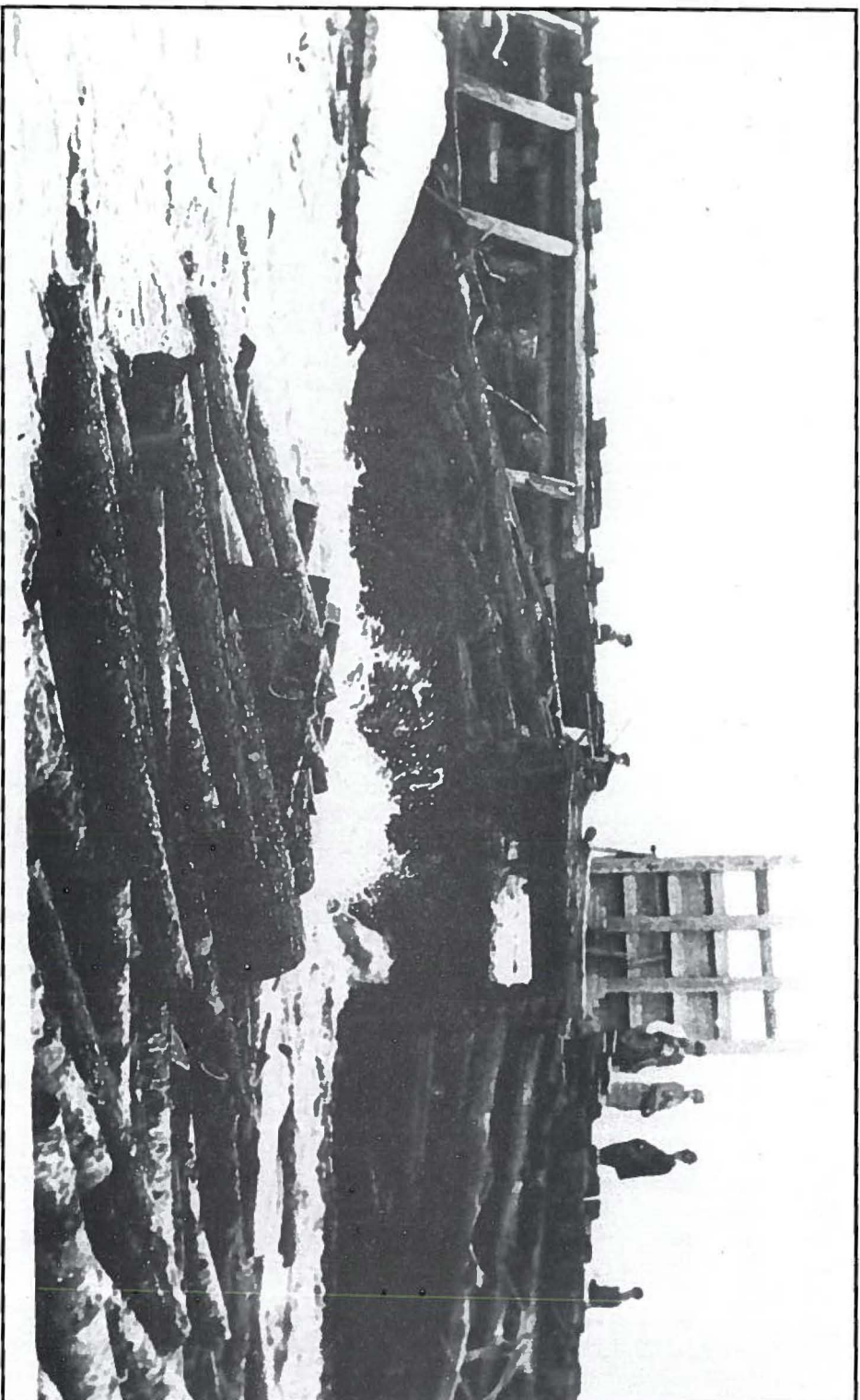
Commandites

L'Association des familles Ebacher-Baker 2080, boul. René Lévesque ouest Ste Foy, Québec, G1V 2K9 Tél. (418) 527-9404 bureau (418) 688-8424 Courriel: bakerchi@globetrotter.qc.ca	 HÉRITAGE CENTRE-VILLE de Thetford Mines <i>François Gamache</i> Président C.P. 471 Thetford Mines G6G 5T3 Tél. : (418) 335-9169 • Fax : (418) 335-9699	 Siège social : 157, chemin Gosford, Irlande G0N 1N0 Tél : (418) 428-9216 Site : www.craig-gosford.ca
Ouellette, Larouche, Gagné Avocats 163, rue Pie XI C.P. 667 Thetford Mines, Québec, G6G 5V1 Tél. (418) 335-9151 Télécopieur : (418) 338-4874	MUSÉE MINÉRALOGIQUE ET MINIER DE THETFORD MINES 5 à 6 nouvelles expositions par année! 711, boulevard Frontenac Ouest Thetford Mines (Québec), G6G 5T3 Tél.: (418) 335-2123 Site Web : http://www.mmmmtm.qc.ca	Fournier Bujold Société professionnelle d'Arpenteurs – Géomètres 410, 9^{ème} rue Nord Thetford Mines, Québec, G6G 5J7 Tél. (418) 334-0393 Télécopieur : (418) 334-0123 Certificat de localisation - Cadastre – Piquetage
GESCONEL INC Papeterie – Ameublement de bureau – matériel scolaire – Service informatique 257, Notre-Dame Ouest Thetford Mines, Québec, G6G 1J7 Tél. (418) 335-9118 Télécopieur : (418) 338-1502	IMPRIMERIE COMMERCIALE DE THETFORD LTEE Damien & Émilien Huppé Propriétaires 266, rue Beaudoin Thetford Mines, Québec G6G 4V3 Tél. (418) 338-4300 Télécopieur : (418) 338-6684	FRÉCHETTE LGL Daniel Lapointe, ingénieur Gilles Binet, tech. senior principal Division de SNC - Lavalin 69, rue Notre-Dame Ouest Thetford Mines, (QC) G6G 1J4 Tél. (418) 338-4631 Télécopieur : (418) 338-6564 Courriel : flgl@snclavalin.com



**Société Nationale
des Québécois de L'Amiante**

Adresse : 76, rue Harvey, Thetford Mines (Québec), G6G 5N4
Téléphone : (418) 335-6466
Télécopieur : (418) 335-6300



Barrage du Lac Coulombe

Source : Société des archives historiques de la région de L'Annapense – Fonds Centenaire de la paroisse St-Charles-de-Garthby